

Georg Lukács

Mon chemin vers Marx

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács « *Mein Weg zu Marx* ». Il a été publié pour la première fois dans *Internationale Literatur*, 3.Jg., Heft 2 (1933), puis réédité dans le recueil *Georg Lukács zum siebzigsten Geburtstag*, Berlin, 1955...

Il est suivi de l'essai « *Postscriptum 1957 zu : Mein Weg zu Marx* » paru en italien dans *Nuovi Argumenti*, cahier 33 (1958)

Ces textes occupent les pages 323 à 329 et 646 à 657 du recueil : Georg Lukács, *Schriften zur Ideologie und Politik*, Luchterhand, Neuwied et Berlin, 1967.

Mein Weg zu Marx été publié en français dans *Nouvelles Études hongroises*, vol. 8, 1973, pages 77-92. Nous en donnons ici une traduction nouvelle

La plupart des notes sont celles de l'éditeur allemand. Nous en avons ajouté quelques unes pour préciser certaines informations peut-être inconnues du lecteur. Les références aux textes cités sont données dans la version française, lorsqu'elle existe.

1. Mon chemin vers Marx (1933)

Le rapport à Marx est la véritable pierre de touche pour tout intellectuel qui prend au sérieux la clarification de sa conception du monde, l'évolution de la société, tout particulièrement dans la situation actuelle, sa propre position dans la société et son attitude par rapport à elle. Le sérieux, la rigueur qu'il consacre à cette question et à son approfondissement, donnent la mesure de sa volonté, consciente ou inconsciente, de se dérober à une attitude claire par rapport aux combats actuels de l'histoire universelle. L'esquisse, dans une biographie, du rapport à Marx, de la confrontation intellectuelle avec le marxisme, offre donc une image qui présente un certain intérêt général en tant que contribution à l'histoire sociale des intellectuels dans la période impérialiste, même si, dans mon cas, la biographie elle-même ne peut pas élever une quelconque prétention à l'intérêt du public.

Ma première rencontre avec Marx, (avec le *Manifeste communiste*), je la fis à la fin de mes années de lycée. L'impression en fut extrêmement forte, puis, quand j'étais étudiant, j'ai lu plusieurs œuvres de Marx et d'Engels (comme *le 18 brumaire*, et *l'origine de la famille*), et étudié tout particulièrement le premier livre du *Capital*. Cette étude me convainquit aussitôt de la justesse que quelques points fondamentaux du marxisme. Je fus en tout premier lieu impressionné par la théorie de la plus-value, par la conception de l'histoire comme histoire des luttes de classes, et par la structuration de la société en classes. Cependant, comme il est facile de le comprendre pour un intellectuel bourgeois, cette influence se limitait à l'économie et avant tout à la « sociologie ». Je tenais la philosophie matérialiste comme totalement dépassée au plan gnoséologique, et je n'y faisais alors aucune différence entre matérialisme dialectique et non-

dialectique. La doctrine néokantienne de l'« immanence de la conscience » convenait parfaitement à ma situation de classe et à ma conception du monde d'alors. Je ne l'avais d'ailleurs soumise à aucun examen critique, et je l'acceptais sans réticence comme point de départ de toute problématique gnoséologique. Cependant, j'avais des doutes persistants à l'égard de l'idéalisme subjectif extrême, (tant contre l'école de Marburg du néokantisme ¹, que contre le machisme ²), car je n'arrivais pas à comprendre comment on pouvait contourner la question de la réalité en en faisant simplement une catégorie de la conscience. Ceci ne me conduisait cependant pas à en tirer des conclusions matérialistes, mais au contraire à me rapprocher de ces écoles de philosophie qui voulaient résoudre cette question de manière irrationaliste et relativiste, parfois même au travers d'un mysticisme chatoyant (Windelband-Rickert, Simmel, Dilthey). L'influence de Dilthey, dont j'ai été personnellement l'élève, me donna aussi la possibilité d'intégrer dans une sorte de conception du monde ce que je m'étais approprié de Marx

¹ Par école de Marburg, il faut comprendre l'école du néokantisme fondée par Hermann Cohen (1842-1918) et Paul Natorp (1854-1924), en opposition à l'école du sud-ouest allemand de Heinrich Rickert (1863-1936) et Wilhelm Windelband (1848-1915). L'école de Marburg, comme le néokantisme en général, s'élevait à la fois contre le matérialisme hégélien et contre le matérialisme positiviste. Cohen et Natorp essayaient d'unir le criticisme de Kant à la logique moderne. Dans le domaine de l'éthique, Natorp tout particulièrement voulait appliquer l'éthique de Kant aux problèmes sociaux de la société bourgeoise de la fin du 19^e siècle.

² Machisme est le terme employé par Lénine et le léninisme pour désigner, avec une connotation péjorative, la théorie du physicien et philosophe Ernst Mach (1838-1916). Pour Mach, qui a influencé le néopositivisme, la science était « l'économie de la pensée ». Elle a pour tâche de mettre en ordre les données de l'expérience. Les faits matériels ne sont en effet pour Mach que des sensations. Œuvre principale parue en 1886 : *L'analyse de sensations, le rapport du physique au psychique*, Ed. Jacqueline Chambon, Nîmes, 1996.

dans cette période. *La Philosophie de l'argent*, de Simmel³, et les écrits de Max Weber sur le protestantisme⁴ étaient mes modèles pour une « sociologie de la littérature » dans laquelle les éléments tirés de Marx étaient certes toujours présents, mais nécessairement dilués et affadis, et à peine reconnaissables. À l'instar de Simmel, d'un côté je séparais autant que possible la « sociologie » de la base économique conçue de manière très abstraite, et de l'autre côté, je ne voyais dans l'analyse « sociologique » qu'un stade préliminaire de l'étude proprement scientifique de l'esthétique (*Histoire de l'évolution du drame moderne*, 1909⁵; *Méthodologie de l'histoire de la littérature*, 1910 ; les deux en hongrois). Mes essais parus entre 1907 et 1911⁶ reflètent un balancement entre cette méthode et un subjectivisme mystique.

Il est clair que dans une telle évolution de ma conception du monde, les impressions de jeunesse que j'avais reçues de Marx s'estompaient de plus en plus et jouaient un rôle toujours plus restreint dans mon activité scientifique. Avant comme après, je tenais Marx pour l'économiste et le « sociologue » le plus compétent ; mais l'économie et la « sociologie » jouaient pour le moment un rôle plus restreint dans mon activité d'alors. Les problèmes particuliers et les phases de cette évolution par laquelle cet idéalisme subjectif

³ Georg Simmel (1858-1918) *La philosophie de l'argent* (1^{ère} édition : 1900, édition augmentée : 1907). PUF, Paris, 2007.

⁴ Max Weber (1864-1920), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905) Plon, Paris, 1964.

⁵ *A modern dráma fejlődésének története* (1909) est paru pour la première fois en deux volumes à Budapest en 1911. Le chapitre introductif de cet ouvrage a été publié en 1909 à Budapest sous le titre *A dráma formája. Entwicklungsgeschichte des modernen Dramas (Werke, Band 15)* Luchterhand, Neuwied, 1981.

⁶ Comme travaux les plus importants de cette méthode, citons, en dehors de ceux déjà nommés, *L'âme et les formes* (1911), traduction de Guy Haarscher, NRF Gallimard, Paris, 1974.

m'a mené à une crise philosophique ne présentent pas d'intérêt pour le lecteur. Mais cette crise était objectivement déterminée, même si je n'en étais pas conscient, par l'émergence accrue des contradictions de l'impérialisme, et elle a été précipitée par l'éclatement de la guerre mondiale. Certes, cette crise se manifesta tout d'abord par une simple transition de l'idéalisme subjectif à l'idéalisme objectif. (*La théorie du roman*, écrit en 1914-1915)⁷. Et naturellement, Hegel prit ainsi pour moi, en particulier *la Phénoménologie de l'Esprit*, une importance croissante. Avec le caractère impérialiste que la guerre prenait de plus en plus clairement, avec l'approfondissement de mes études de Hegel, où Feuerbach fut également associé, mais uniquement en ce temps là sous l'aspect anthropologique, a commencé mon deuxième intérêt intense pour Marx. Cette fois ci, les écrits philosophiques de jeunesse y occupaient une place de premier plan, bien que j'aie également étudié avec passion la grande *Introduction à la critique de l'économie politique*. Cette fois ci pourtant, c'était un Marx que je ne regardais plus au travers des lunettes de Simmel, mais bien avec celles de Hegel. Ce n'était plus le Marx vu comme « éminent savant » d'une discipline, comme économiste ou sociologue. Déjà, je voyais « poindre » le penseur global, le grand dialecticien. Assurément, je ne voyais pas encore, à cette époque, l'importance du matérialisme pour concrétiser et synthétiser les problèmes de la dialectique, pour les rendre cohérents. Je n'en étais arrivé qu'à une priorité, hégélienne, du contenu sur la forme, et je m'efforçais de synthétiser Hegel et Marx dans une « philosophie de l'histoire », sur des bases essentiellement hégéliennes. Cette tentative prit une tonalité particulière du fait que dans mon pays, la Hongrie, l'idéologie

⁷ Publiée pour la première fois en Allemagne en 1916 dans la *Zeitschrift für Ästhetik und allgemeine Kunstwissenschaft* et en livre en 1920. Tel Gallimard, traduction Jean Clairevoye, 1989.

« socialiste de gauche » la plus influente ait été le syndicalisme d'Ervin Szabó⁸. Ses écrits syndicalistes donnaient à mes tentatives en philosophie de l'histoire une forte connotation subjectiviste abstraite et de ce fait tournée vers éthique, à côté de nombreuses choses précieuses (par exemple la *Critique du programme de Gotha*, que j'ai connue grâce à lui). Comme intellectuel académique à l'écart du mouvement ouvrier illégal, je n'ai eu sous les yeux ni les écrits spartakistes⁹, ni les écrits de guerre de Lénine¹⁰. J'ai lu, et cela me fit un effet fort et durable, les écrits d'avant-guerre de Rosa Luxemburg.¹¹ Ce n'est que pendant la période révolutionnaire, en 1918-1919, que j'ai pris connaissance de *L'État et la révolution*¹², de Lénine.

⁸ Ervin Szabó (1877-1918), théoricien en chef de l'aile gauche de la social-démocratie hongroise, sociologue et historien, cofondateur de la Société de Sociologie de Budapest. (Társadalomtudományi Társaság), directeur depuis 1911 de la bibliothèque municipale de Budapest. Szabó a eu sur le jeune Lukács une influence considérable, en particulier par ses tendances anarcho-syndicalistes affirmées.

⁹ Il s'agit des écrits édités par le « groupe Internationale » (plus tard Ligue Spartakus), en particulier le périodique devenu célèbre sous le nom *Lettres de Spartakus*, qui parut illégalement à Berlin, à des intervalles irréguliers, du 27 janvier 1916 jusqu'en octobre 1918. Les *Lettres de Spartakus* ont été éditées ensemble pour la première fois en 1926. Une nouvelle édition, sous l'égide de l'Institut du Marxisme-léninisme près le Comité Central de la SED, est parue à Berlin-Est en 1958, chez Dietz-Verlag.

¹⁰ Voir surtout les essais publiés dans *le Social-démocrate*, organe central du Parti Ouvrier Social-démocrate de Russie. Les plus importants ont été rassemblés dans le volume : N. Lénine et G. Zinoviev, *Contre le courant*, tome 1 : 1914-1915 et tome 2 : 1915-1917, Maspero, Paris, 1970.

¹¹ Il s'agit en premier lieu de : *Réforme sociale ou révolution*, (1899) *Grève de masse, parti et syndicats*, (1906) in Œuvres I, Maspero, Paris 1969, *L'accumulation du capital*, (1913) in Œuvres III et IV, Maspero, Paris 1969, *Questions d'organisation de la social-démocratie russe*, (1903-1904) connu aussi sous le titre *Centralisme et démocratie*, in *Marxisme contre dictature*, cahiers Spartacus, Paris 1946.

¹² Lénine, *L'État et la révolution*. La doctrine du marxisme sur l'État et les tâches du prolétariat dans la révolution. Écrit en août-septembre 1917, publié en russe en 1918. Éditions en langues étrangères, Moscou.

C'est dans cet état de fermentation idéologique que me trouvèrent les révolutions de 1917 et 1918. Après une brève hésitation, je rejoignis en décembre 1918 le parti communiste hongrois, et suis resté depuis lors dans les rangs du mouvement ouvrier révolutionnaire. Le travail pratique exigea aussitôt un intérêt plus intense pour les écrits économiques de Marx, une étude renforcée de l'histoire, de l'histoire économique, de l'histoire du mouvement ouvrier etc. une révision incessante des bases philosophiques. Ce combat pour une compréhension véritable et totale de la dialectique marxiste a cependant duré très longtemps. Les expériences de la révolution hongroise me montraient assurément de manière très nette la faiblesse de toute théorie axée sur le syndicalisme (rôle du parti dans la révolution), mais un subjectivisme d'ultragauche est cependant resté encore longtemps vivace en moi (Position dans le débat sur le parlementarisme, 1920 ¹³, sur l'action de mars, 1921 ¹⁴). Cela m'empêchait en premier lieu de comprendre de manière véritable et juste l'aspect matérialiste de la dialectique, dans toute son importance philosophique globale. Mon livre *Histoire et conscience de classe* ¹⁵ montre très clairement cette transition. En dépit de l'effort déjà conscient de surmonter et de « dépasser » Hegel par Marx, des questions décisives de la dialectique étaient encore résolues de manière idéaliste (la dialectique de la nature, la théorie du reflet etc.). La théorie luxemburgiste de l'accumulation, à laquelle je m'en tenais encore, se mêlait de manière disparate à un activisme subjectiviste d'ultragauche.

¹³ *Zur Frage des Parlamentarismus*, in *Schriften zur Ideologie und Politik*, Luchterhand, Neuwied et Berlin, 1967, pages 123-135.

¹⁴ *Spontaneität der Massen, Aktivität der Partei* in *Schriften zur Ideologie und Politik*, Luchterhand, Neuwied et Berlin, 1967, pages 149-160.

¹⁵ Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1970.

Seule l'union avec le mouvement ouvrier révolutionnaire issue d'une pratique de longue durée, seule la possibilité d'étudier les œuvres de Lénine, et de les comprendre, peu à peu, dans toute leur importance fondamentale, m'ont introduit dans la troisième période de mon intérêt pour Marx. C'est alors seulement, après presque une décennie de travail pratique, après bien plus d'une décennie de confrontation théorique avec Marx, que le caractère global et unitaire de la dialectique matérialiste s'est concrètement clarifié pour moi. Mais cette clarté même nous conduit à admettre que l'étude véritable du marxisme ne fait maintenant que commencer et ne connaîtra jamais de repos. Comme Lénine le dit en effet de manière frappante : « le phénomène est plus riche que la loi ¹⁶... et par là la loi, toute loi, est étroite, incomplète, approchée. » ¹⁷ Cela veut dire : quiconque s'imagine avoir compris une fois pour toutes les phénomènes de la nature et de la société sur la base d'une connaissance du matérialisme dialectique, aussi vaste, large et profonde soit-elle, s'éloigne obligatoirement de la dialectique vivante pour retomber dans une rigidité mécaniste, s'éloigne du matérialisme globalisant pour retomber dans une unilatéralité idéaliste. Le matérialisme dialectique, la doctrine de Marx, il faut, journallement, heure par heure, se les reconquérir par le travail pratique, se les réapproprier. Par ailleurs, la doctrine de Marx constitue justement, dans son unité et sa globalité inattaquable, l'arme pour guider la pratique, pour maîtriser les phénomènes et leurs lois. Si l'on sépare un seul élément de cet ensemble, (ou même si on le néglige), alors ressurgit de la rigidité et de l'unilatéralité. Si l'on commet une simple erreur d'appréciation dans le poids réciproque des éléments, alors on

¹⁶ Lénine, *Résumé de la science de la logique de Hegel*, in *Cahiers philosophiques*, Œuvres tome 38, page 144.

¹⁷ Lénine, *Résumé de la science de la logique de Hegel*, in *Cahiers philosophiques*, Œuvres tome 38, page 143.

peut à nouveau perdre pied sur le terrain de la dialectique matérialiste. « *En effet, toute vérité* » disait Lénine « *si on l'exagère, si on l'étend au-delà des limites de son application réelle, peut être poussée à l'absurde, et, dans ces conditions, se change même infailliblement en absurdité* »¹⁸

Plus de trente ans se sont écoulées depuis que, jeune garçon, j'ai lu le *Manifeste communiste* pour la première fois. *L'approfondissement progressif, même s'il fut contradictoire et non rectiligne, des écrits de Marx constitue l'histoire de mon évolution intellectuelle, et bien au-delà de cela, l'histoire de toute ma vie, pour autant que cela ait un sens pour la société en général. Il me semble qu'à l'époque qui suit l'apparition de Marx, la confrontation avec Marx doit constituer le problème crucial pour tout penseur qui se respecte en général ; que les modalités et le degré d'appropriation de la méthode et des résultats de Marx déterminent son rang dans l'évolution de l'humanité. Cette évolution présente une détermination de classe. Mais cette détermination, elle non-plus, n'est pas figée, mais dialectique : notre position dans la lutte des classes détermine largement les modalités et le degré de notre appropriation du marxisme. Par ailleurs, tout approfondissement de cette appropriation favorise notre osmose avec la vie et la pratique du prolétariat, et se répercute ainsi en favorisant l'approfondissement de notre attitude par rapport à la doctrine de Marx.*



¹⁸ Lénine, *la maladie infantile du communisme*, UGE, 10/18, Paris, 1962, page 86.

2. *Postscriptum à Mon chemin vers Marx (1957)*

Les lignes précédentes ont été écrites, comme chacun peut le constater, dans un état d'esprit extrêmement tendu. La raison de cet état d'esprit n'est pas seulement le fait que, après de nombreuses aventures intellectuelles, presque cinquante ans, je sentais enfin un sol ferme sous mes pieds. Les événements de la décennie et demi écoulée y avaient également fortement contribué. J'ai déjà parlé des premières années de la révolution. Mais pas de la période qui a suivi la mort de Lénine. J'ai vécu comme participant le combat de Staline contre Trotski, Zinoviev, etc. pour préserver l'héritage de Lénine et vu que ces acquis, précisément, dont Lénine nous avait gratifiés avaient été sauvés et utilisés pour l'édification ultérieure du socialisme. À cette appréciation de la période 1924-1940, les années écoulées entretemps et leur expérience n'ont rien modifié d'essentiel. À cela s'ajouta que la discussion philosophique des années 1929-1930 me permit d'espérer pouvoir clarifier les relations Hegel-Marx, Feuerbach-Marx, Marx-Lénine, - la libération par rapport à la prétendue orthodoxie de Plekhanov - et d'ouvrir de nouveaux horizons pour la recherche philosophique. La dissolution complète de la R.A.P.P.¹⁹ (en 1932) à laquelle je m'étais toujours opposé, ouvrait pour moi et bien d'autres une vaste perspective : un élan, qu'aucun bureaucratisme ne briderait, de la littérature socialiste, de la théorie et de la critique littéraire marxiste ; il faut en l'occurrence tout de suite souligner énergiquement les deux composantes : le caractère marxiste-léniniste de la théorie et de la critique littéraire, ainsi que l'absence de limites dressées par une bureaucratie. Si j'ajoute encore que pendant ces années, nous avons pris connaissance des œuvres fondamentales du jeune Marx, et en premier lieu des *Manuscrits de 1844* et des archives

¹⁹ P.A.П.П. : Association russe des écrivains prolétariens.

philosophiques de Lénine, voilà énumérés les faits qui provoquaient cet enthousiasme et les grandes espérances du début des années trente.

Pourtant, le fait qu'alors, pour exprimer cela avec optimisme, avec une pensée sur deux qui s'écartait des poncifs, on se heurtait à une résistance sourde ou agressive, n'a que très progressivement étouffé ces espoirs. Au début, je croyais, et ils étaient nombreux avec moi, qu'il ne s'agissait que de survivances d'un passé incomplètement surmonté, (« rappistes », sociologues vulgaires, etc.). Plus tard, il devint clair pour nous que toutes ces tendances qui empêchaient le progrès théorique possédaient de solides points d'appui bureaucratiques. Nous avons pourtant cru pendant un temps à une essence finalement fortuite de ce système de défense du dogmatisme. Beaucoup d'entre nous soupiraient parfois, en pensant à Staline : « ah, si le roi savait »²⁰. Une telle situation ne pouvait naturellement pas durer indéfiniment. Il fallut admettre que la source de la contradiction entre les courants progressistes, qui enrichissaient la culture marxiste, et une oppression dogmatique, tyrannique et bureaucratique de toute pensée autonome, était à rechercher dans le régime de Staline lui-même, et de ce fait aussi dans sa personne.

Cependant, s'il devait maintenant prendre position par rapport à cela, chaque homme réfléchi devrait partir de la situation au plan de l'histoire universelle : c'était celle de l'ascension d'Hitler et de la préparation de sa guerre d'anéantissement contre le socialisme. Il a toujours été clair pour moi que tout, quel qu'en soit le prix, aussi élevé soit-il pour moi personnellement, qu'il s'agisse même de l'œuvre de ma vie, tout devait être inconditionnellement subordonné à chacune des résolutions qui résulterait de cette situation. Je considérais comme la tâche essentielle de ma vie d'appliquer

²⁰ En français dans le texte.

avec exactitude la conception marxiste-léniniste du monde aux domaines que je maîtrise et de la développer en conséquence, dans la mesure où les faits nouveaux découverts l'exigeaient. Mais comme à cette époque de mon activité, le point crucial au plan de l'histoire universelle était le combat pour l'existence du seul État socialiste et de ce fait pour l'existence du socialisme, j'ai évidemment subordonné toutes mes prises de position, même par rapport à mon propre travail, à la résolution qui s'imposait là. Cela n'a pourtant jamais signifié une capitulation devant toutes ces tendances idéologiques qui apparaissaient au cours de ce combat, se propageaient, et puis disparaissaient. Il m'est tout de suite apparu très clairement qu'une opposition à cette époque était non seulement physiquement impossible, mais aurait pu très facilement devenir un soutien spirituel et moral pour l'ennemi mortel, pour le destructeur de toute civilisation.

J'étais de ce fait contraint de mener une sorte de combat de partisan²¹ pour mes idées scientifiques, c'est-à-dire de rendre possible par quelques citations de Staline, etc. la parution de mes travaux, et d'y exprimer alors, avec la précaution nécessaire, ma conception différente aussi ouvertement que le permettait la marge de manœuvre historique du moment. Il en résultait parfois une injonction de se taire. Il est par exemple connu que pendant la guerre, une résolution avait été prise qui déclarait que Hegel était un idéologue de la réaction féodale contre la révolution française. C'est pourquoi je ne pus naturellement pas publier mon livre sur le jeune Hegel à cette époque. Je pensais : on peut sûrement aussi gagner la guerre sans une sottise antiscientifique de ce genre. Mais même si la

²¹ Le thème des partisans joue certainement chez Lukács un rôle déterminant depuis son émigration en Union Soviétique. Sur les aspects philosophiques de la théorie de Lukács sur les partisans, voir Peter Ludz « *Filozofske osnove Lukácseve teorije partizana* » in Praxis, édition yougoslave, 1966. On pourrait dire aujourd'hui : « *guerre de guérilla* ».

propagande anti-Hitler s'est trompée sur ce point, il est momentanément plus important de gagner la guerre que de se disputer sur la juste appréciation de Hegel. Mais il est également connu que j'ai à présent publié mon livre sur Hegel sans en changer une ligne.²²

Il y avait pourtant aussi des problèmes sociaux d'une portée largement plus grande qui montraient toujours plus clairement tout ce qu'il y avait à l'époque de négatif dans les méthodes staliniennes. Je pense naturellement là aux grands procès. Dès le début, j'ai jugé avec scepticisme leur légalité, ils n'étaient pas très différents de ceux, par exemple, contre les girondins ou les dantonistes pendant la grande Révolution française ; c'est-à-dire que j'approuvais leur nécessité historique sans accorder trop d'importance à la question de leur légalité. (Je crois aujourd'hui que Khrouchtchev a raison quand il souligne qu'ils étaient inutiles au plan politique).

Ma position ne se modifia radicalement que lorsque fut donné le mot d'ordre d'extirper radicalement le trotskisme. Je compris dès le début qu'il en résulterait obligatoirement une condamnation massive de gens totalement innocents dans leur majorité. Et si on me demandait aujourd'hui pourquoi je n'ai pas pris publiquement position là-contre, je ne mettrais pas au premier plan, à nouveau, l'impossibilité physique - je vivais comme émigré politique en Union Soviétique - mais l'impossibilité morale : l'Union Soviétique se trouvait directement face au combat décisif contre le fascisme. Un communiste convaincu ne pouvait alors que dire : « right or

²² *Le jeune Hegel*, de Georg Lukács, est paru avec le sous-titre : *sur les rapports de la dialectique et de l'économie*, en 1948 chez Europa-Verlag, Zürich, Vienne. Cet ouvrage a été publiée en 1954 sous le titre « Le jeune Hegel et les problèmes de la société capitaliste » chez Aufbau-Verlag, à Berlin-Est. *Le jeune Hegel, sur les rapports de la dialectique et de l'économie*, traduction Guy Haarscher et Robert Legros, NRF Gallimard, Bibliothèque de philosophie, 2 tomes, Paris, 1981.

wrong, my party »²³ Quoi que fasse le parti dirigé par Staline dans cette circonstance, - et dans lequel nombreux étaient ceux qui pensaient comme moi - nous devons être inconditionnellement solidaires avec lui et placer cette solidarité au dessus de tout. La fin victorieuse de la guerre changea radicalement la situation. Je pus retourner dans ma patrie après un exil de 26 ans. Il me semblait que nous étions entrés dans une nouvelle période dans laquelle, comme pendant la guerre, une union des forces démocratiques dans le monde, qu'il soit socialiste ou bourgeois, était devenue possible contre la réaction. Mon discours à Genève en 1946 aux rencontres internationales²⁴ exprimait nettement cet état d'esprit. J'aurais assurément été aveugle si je n'avais pas vu, depuis le discours de Churchill à Fulton²⁵, combien les tendances opposées dans le monde capitaliste étaient puissantes, combien des cercles influents de l'ouest étaient fortement incités à liquider l'alliance de la guerre et à se rapprocher politiquement et idéologiquement des ennemis de cette guerre. À Genève, déjà, Jean-R. de Salis et Denis de Rougemont²⁶ affichaient des conceptions qui avaient pour objet d'exclure la Russie de la civilisation européenne. Mais

²³ *Qu'il ait raison ou qu'il ait tort, c'est mon parti.*

²⁴ *La vision aristocratique et démocratique du monde*, in *L'esprit européen. Rencontres internationales de Genève*, 1946, pages 165-194.

²⁵ Discours que l'ex-premier ministre britannique et leader occidental Winston Churchill prononça au Westminster College de Fulton (Missouri, États-Unis) le 5 mars 1946, au sujet de la nécessité d'une alliance entre Britanniques et Américains et de l'urgence de négociations pour prévenir la guerre et la tyrannie qu'engendrerait une poursuite de l'expansionnisme soviétique. C'est dans ce discours que se trouve la phrase suivante : *De Stettin sur la Baltique à Trieste sur l'Adriatique, un rideau de fer s'est abattu sur le continent.* Texte disponible sur internet, notamment sur www.ena.lu

²⁶ Jean-Rodolphe de Salis (1901-1996) historien, essayiste, journaliste, chroniqueur politique et professeur suisse. Denis de Rougemont (1906-1985) écrivain suisse, pionnier du fédéralisme européen. Il est surtout connu pour son ouvrage : *l'amour et l'occident.*

cela aurait été aussi de l'aveuglement que d'ignorer que la réaction à cela dans le camp socialiste portait de nombreux traits de cette idéologie dont moi et beaucoup d'autres espérions l'extinction par la paix, par le renforcement du socialisme avec la naissance des démocraties populaires en Europe centrale. Précisément parce que je m'en tenais à ces objectifs que prescrivait impérativement, comme je le croyais et le crois, la nouvelle situation mondiale, j'ai rejoint avec enthousiasme le mouvement de la paix au congrès de Wrocław (1948)²⁷ et j'en suis resté jusqu'à ce jour un adhérent convaincu. Il est significatif que l'objet de mon discours de Wrocław ait été l'unité dialectique et la diversité de l'adversaire d'hier et d'aujourd'hui : l'impérialisme réactionnaire.

L'année 1948 fut peut-être celle du plus grand tournant de l'histoire depuis 1917 : la victoire de la révolution prolétarienne en Chine. Avec elle précisément apparaissaient très nettement les contradictions décisives de la théorie et de la pratique de Staline. Car objectivement, cette victoire signifiait que la période du « socialisme dans un seul pays », dans la défense de laquelle Staline avait tout à fait raison contre Trotski, appartenait définitivement au passé : la création des démocraties populaires en Europe centrale constituait une transition pour cela. Subjectivement, on voyait que Staline et ses partisans ne voulaient ni ne pouvaient tirer les conséquences théoriques, ni de ce fait les conséquences pratiques, de la situation mondiale qui avait radicalement changé. Staline lui-même, en homme très intelligent qu'il était, a évidemment montré dans sa pratique quelques symptômes et éléments de la situation nouvelle, mais il n'en a

²⁷ Du 26 au 30 août 1948 se tint à Wrocław le congrès mondial des intellectuels pour la paix. Le discours de Lukács à ce congrès est reproduit sous le titre *De la responsabilité des intellectuels* dans le recueil *Georg Lukács zum siebzigsten Geburtstag*, Berlin, 1955.

jamais véritablement compris les fondements de manière conséquente. Car l'idée que celle-ci pouvait représenter une rupture avec les méthodes du « socialisme dans un seul pays », avec des méthodes qui découlaient objectivement de la fragilité constante de la Russie, industriellement arriérée, mais que Staline développait justement bien au-delà de ce qui était nécessaire, se situait complètement en dehors de ses perspectives. Il advint donc que la nouvelle situation mondiale, qui exigeait sectoriellement une nouvelle stratégie et une nouvelle tactique, fut préfacée par un fait qui représentait une culmination néfaste et une exagération des anciennes stratégie et tactique : par la rupture de l'Union Soviétique avec la Yougoslavie. Le retour des méthodes de l'époque des grands procès en fut la suite inévitable.

Pour moi, personnellement, la compréhension des contradictions entre la nouvelle base et l'ancienne idéologie fut essentiellement facilitée par la discussion qui éclata en Hongrie, en 1949-1950, à propos de mon livre *Littérature et démocratie*.²⁸ Depuis mon retour au pays en 1944, je m'étais constamment efforcé, bien que je n'aie jamais été, au sens organisationnel, un dirigeant du parti, de tirer toutes les conséquences résultant de la situation nouvelle, d'imposer la transition au socialisme par une méthode nouvelle, progressive, reposant sur la conviction. Les essais et discours que contenait le livre en question étaient consacrés à cet objectif. Bien que je les tiens aujourd'hui comme incomplets à maints égards, pour insuffisamment clairs sur l'objectif et conséquents, ils montraient cependant la bonne

²⁸ Voir à ce sujet József Révai, *La controverse Lukács de l'année 1949*, dans *Georg Lukács und der Revisionismus*, un recueil d'essais, Berlin, 1960. Du livre de Lukács, *Littérature et Démocratie*, qui n'existe pas en allemand, on peut lire les extraits *Parteidichtung* [la littérature de parti] et *Freie oder gelenkte Kunst* [Art libre ou dirigé] dans le recueil Georg Lukács, *Schriften zur Ideologie und Politik*, Luchterhand, Neuwied et Berlin, 1967.

direction. La controverse a montré la totale vanité d'une discussion fructueuse avec les idéologues du dogmatisme.

Le premier grand avantage que me procura cette controverse, et le retrait tactique que j'opérai alors - c'était l'époque du procès Rajk²⁹ - fut la possibilité d'abandonner mes diverses activités de permanent et de me concentrer exclusivement sur le travail théorique. Les expériences de la controverse et des grands événements survenus m'aidèrent à examiner de manière encore plus approfondie les problèmes du marxisme-léninisme par rapport aux méthodes de Staline et de ses partisans. La conviction croissante que Staline n'avait pas compris ce qu'il y avait de radicalement nouveau dans la situation mondiale fut alors étendue et généralisée par une étude de fond du passé. Il m'apparut clairement, alors que le combat contre le fascisme était devenu, dans la deuxième moitié des années 20, la question essentielle, qu'il n'en avait compris l'importance que presque une décennie plus tard. Dans une conjoncture où la formation du front uni des travailleurs et même de toutes les forces démocratiques était devenue une question vitale pour la civilisation humaine, sa doctrine de la social-démocratie comme « frère-jumeau » du fascisme avait rendu un tel front uni impossible. Il s'en tint donc fermement à une stratégie et une tactique qui était justifiée dans les tourmentes de la révolution de 1917 et juste après, mais qui, après qu'elles se sont calmées, après le déploiement de l'offensive de grande ampleur du capital monopolistique le plus réactionnaire, était objectivement totalement périmée. C'est ainsi que je commençai à voir ce qui se produisit après 1948 comme une répétition au plan de l'histoire universelle de l'erreur fondamentale des années 20.

²⁹ László Rajk (1909-1949), homme politique hongrois, ministre des affaires étrangères. Il fut accusé de titisme par le régime de Mátyás Rákosi, arrêté, et exécuté.

C'est l'évolution interne de mes conceptions qui est le thème proprement dit du présent texte. Il n'est donc pas possible de tracer ne serait-ce qu'une esquisse du système de pensée sous-jacent à ces conceptions fausses. Pour autant, remarquons simplement que la dichotomie tragique de la pensée de Staline me sautait aux yeux toujours plus clairement.

Au début de la période impérialiste, Lénine a développé, au-delà des enseignements des classiques, l'importance du facteur subjectif. Staline en a fait un système de dogmes subjectivistes. La dichotomie tragique réside dans le fait que ses vastes dons, ses riches expériences et sa forte perspicacité l'ont assez souvent conduit à franchir ce cercle magique du subjectivisme. Ainsi, il me semble tragique que son dernier ouvrage³⁰ commence par une critique juste du subjectivisme économique, sans que ne s'éveille en lui la moindre idée de ce qu'il en a été le père spirituel et le promoteur inébranlable. D'un autre côté, dans un tel système de pensée, des conceptions radicalement contradictoires peuvent coexister pacifiquement. Ainsi la théorie de l'aggravation continue et inéluctable des contradictions de classes avec celle de la proximité tangible du communisme et du stade supérieur du socialisme. De ce couple d'affirmations diamétralement opposées est née sa vision cauchemardesque d'une société communiste ou le principe de liberté « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » s'est réalisé en un état policier géré de manière autocratique, etc. etc. Staline, à qui on doit accorder le grand mérite d'avoir défendu avec succès contre Trotski la théorie léniniste du « socialisme en un seul

³⁰ Il s'agit du travail de Staline, en 1952, sur *Les problèmes économiques du socialisme en URSS*. Éditions en langues étrangères, Moscou, 1952. Facsimilé Éditions Norman Bethune, Paris. Voir aussi la critique de ce texte par Mao Tsé-toung dans *Les trois années noires*, Le Sycomore, Paris 1980, pages 87 à 97.

pays », et d'avoir ainsi sauvé le socialisme en une période de crise interne, s'est trouvé face à l'époque qui s'ouvrait en 1948 presque aussi démunie d'intelligence théorique que Trotski en son temps à l'égard des impératifs de développement de l'Union Soviétique. Nombreux sont dès aujourd'hui ceux qui voient que ce retard et cette incompréhension de Staline a facilité aux adversaires impérialistes la conduite de la guerre froide.

Je le répète : je ne devais décrire ici que l'évolution de mes conceptions, et ceci, en premier lieu, du point de vue des problèmes théoriques du marxisme. Ce que j'ai développé jusqu'ici au sujet de Staline ne servait qu'à camper le décor et l'atmosphère pour une juste problématique. Si l'on pense à l'état d'esprit enthousiaste d'une part considérable de l'intelligentsia dans les premières années de la grande révolution stalinienne, l'œuvre géniale de réforme du marxisme par Lénine fait essentiellement partie de ses causes. D'un côté, Lénine a balayé tous les préjugés qui foisonnaient depuis des décennies à l'égard des classiques du marxisme. Et dans ce travail de purification, on a vu combien l'œuvre de Marx et de Engels était riche de connaissances dont on n'avait pas jusqu'alors favorisé la mise au jour. D'un autre côté, avec son sens inflexible de la réalité, il indiquait aussi que l'on ne pouvait absolument pas, devant de nouveaux problèmes soulevés par la vie, s'appuyer sur des citations « infailibles » des classiques. C'est ainsi qu'à l'époque de l'introduction de la N.E.P, il disait avec une ironie mordante contre ce genre de marxistes : « *Même Marx ne s'est pas avisé d'écrire un seul mot à ce sujet, et il est mort sans avoir laissé une seule citation précise, une seule indication irréfutable. Aussi devons-nous aujourd'hui nous tirer d'affaire par nos propres moyens.* »³¹

³¹ Lénine : *Rapport politique du CC au XI^{ème} congrès du PCbR*. O.C. tome 33.

J'ai éprouvé des espoirs en une construction léniniste du marxisme dans les premières années qui ont suivi sa mort. J'ai aussi décrit en détail mes déceptions successives et croissantes. Pour conclure, ce qu'il nous faut encore, c'est résumer brièvement ce qu'il y a d'essentiel dans cette situation au plan épistémologique. Ce dont il s'agit, c'est que, dans la mesure où la domination intellectuelle de Staline s'est consolidée et figée en un culte de la personnalité, la recherche marxiste a largement dégénéré en une interprétation, une application et une diffusion de « vérités ultimes ». La réponse à toutes les questions posées par la vie et par la science était, selon la doctrine dominante, consignée dans les œuvres des classiques, et en premier lieu dans celles de Staline. En l'occurrence, Marx et Engels ont été toujours plus énergiquement repoussés à l'arrière plan au profit de Lénine, puis Lénine au profit de Staline. Je me souviens par exemple du cas d'un philosophe qui fut réprimandé parce qu'il avait traité des déterminations de la dialectique selon les *Cahiers philosophiques*³² de Lénine. On lui reprocha que Staline, dans le quatrième chapitre de l'histoire du parti³³, avait énuméré un nombre de traits caractéristiques de la dialectique bien inférieur, et que leur nombre et leurs propriétés s'en trouvaient ainsi définitivement fixés. Il fallait donc, pour chaque problème traité, trouver la citation appropriée de Staline. « Qu'est ce qu'une idée ? » disait un jour un camarade allemand, « une idée est la liaison entre des citations ». Il serait cependant faux de contester le fait que la voie d'un développement du marxisme-léninisme n'a pas été complètement fermée. Certes, seul Staline avait le privilège

³² Lénine, *Cahiers philosophiques*, Œuvres tome 38.

³³ *Histoire du Parti Communiste (bolchévique) de l'Union Soviétique*, Éditions Sociales, Paris, 1946, Chapitre IV, § 2, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, pages 92-115. Les « traits essentiels » de la « méthode dialectique marxiste » sont énumérés en pages 93-97.

d'accroître le trésor des vérités éternelles par de nouvelles, ou de mettre hors-circuit une vérité jusque là reconnue comme irréfutable.

Que la vie scientifique ait sévèrement souffert sous un tel système, il n'est pas besoin de le décrire en détail. Soulignons simplement que des sciences de la plus grande importance théorique pour le développement du marxisme, l'économie politique et la philosophie ont été presque totalement paralysées. Le développement des sciences naturelles pouvait bien moins être bridé : bien qu'il y ait eu parfois des conflits, et même des crises, leur développement pratique était pourtant une question tellement vitale qu'il était impossible de faire obstacle au progrès, et qu'il fallait même d'un point de vue purement pratique le favoriser énergiquement. Les phénomènes dangereux résultant d'une « citatologie » stérile se manifestaient davantage en marge, et donc pour les problèmes de méthodologie, de fondements en matière de conception du monde, etc.

Je n'étais pas le seul, et de loin, à mener une lutte de partisan incessante contre cet esprit de rigidification. Après la mort de Staline, et notamment après le XX^{ème} congrès³⁴, cette problématique a atteint un stade qualitativement nouveau : toutes ces questions étaient enfin débattues ouvertement ; l'opinion de la science commença plus ou moins à s'exprimer publiquement. Ici aussi, ce ne peut être la tâche de cette esquisse d'une biographie intellectuelle d'indiquer un tant soit peu l'état des discussions, et des tendances qui s'y manifestaient. Je dois donc me borner à résumer brièvement mes propres conceptions : je crois que le plus grand danger idéologique pour le marxisme réside aujourd'hui dans les tendances révisionnistes. Du fait que pendant des décennies,

³⁴ Le XX^{ème} congrès du PCUS se tint du 14 au 25 février 1956. Il fut marqué, dans la nuit du 24 au 25 février, par la lecture du "rapport Khrouchtchev".

tout ce qu'exprimait Staline était réputé être identique au marxisme, et en représenter même son point culminant, les idéologues bourgeois sont incités à exploiter la fausseté devenue évidente de nombreuses thèses de Staline et d'éléments essentiels de sa méthodologie pour exiger que soient également révisés les résultats, présentés comme identique à eux, des classiques du marxisme. Et comme cette orientation entraîne avec elle de nombreux communistes qui se trouvent intellectuellement désarmés en raison de leur éducation marquée par le dogmatisme et le schématisme, il faut parler ici d'un danger sérieux. Tant que les dogmatiques s'en tiendront à l'identité essentielle de Staline avec les classiques du marxisme, ils seront intellectuellement tout autant sans défense par rapport à ces courants, avec des signes inversés, que les révisionnistes bon teint. Pour préserver et développer le marxisme-léninisme, il faut trouver une troisième voie pour sortir de cette impasse ; c'est-à-dire qu'il faut extirper le dogmatisme pour pouvoir combattre efficacement le révisionnisme.

Comme nous l'avons déjà dit, Lénine a clairement indiqué le point d'appui d'Archimède de l'attitude à prendre. Si et seulement si nous sommes bien conscients que le marxisme nous a légué un nombre important de vérités certaines, une masse d'incitations fécondes pour continuer à le développer ; que nous ne pourrons faire, scientifiquement, aucun pas en avant sans nous l'approprier profondément et le mettre en valeur ; mais que la constitution de sciences universelles sur la base du marxisme est une tâche pour l'avenir, et pas quelque chose qui existe déjà - si et seulement si tout cela est bien compris, alors il pourra y avoir un nouvel élan de la recherche marxiste. Avant sa mort, Engels a indiqué aux marxistes cette tâche pour l'avenir ; Lénine a répété ses exhortations. Je crois que le temps est venu d'accomplir ces exigences. Quand nous disons : nous ne disposons pas encore

d'une logique marxiste, ni d'une esthétique, ni d'une éthique, ni d'une psychologie, etc. nous n'exprimons là rien de décourageant. Nous parlons au contraire avec une émotion toute pleine d'espoir des grandes tâches scientifiques enthousiasmantes qui peuvent combler la vie de générations entières.

Il est naturellement impossible dans ce cadre de parler concrètement des perspectives de ces travaux, même allusivement. Je ne peux même pas, de moi-même, pour des raisons de place, faire ici un énoncé de ce genre. Je peux seulement dire ceci : l'intérêt pour les classiques du marxisme m'a donné pour la première fois dans ma vie la possibilité de réaliser ce à quoi j'ai toujours aspiré : bien voir les phénomènes de la vie intellectuelle tels qu'ils sont vraiment, en soi, dans leurs caractéristiques historiques et systématiques, les décrire fidèlement et les exprimer conformément à leur vérité. De ce point de vue, le combat contre le dogmatisme était aussi une autodéfense. Les idéologues bourgeois sous l'influence desquels j'ai commencé mon activité ont sans aucun doute déformé ces phénomènes. Mais le dogmatisme, dans son apodicticité subjectiviste, était contre tout approfondissement de l'objet, contre toute généralisation ayant l'objet pour point de départ : celui qui supportait de telles œillères sur son profil intellectuel ne pouvait que produire des paraphrases de dogmes préfabriqués et perdait tout lien avec la réalité. Ma guerre de partisan contre le dogmatisme n'a pas seulement préservé, mais aussi favorisé ma relation vivante à la vie, à ses objets. Si je peux aujourd'hui encore travailler à une esthétique et si j'ose rêver de mener à son terme le projet d'une éthique, je le dois à ce combat.

C'est pourquoi j'écris également ces lignes dans un esprit stimulé par l'espérance. Je le sais : la lutte pour de nouvelles

voies est loin d'être terminée, nous avons même vécu de nombreuses régressions vers le dogmatisme, avec un renforcement correspondant du révisionnisme, et nous les vivons encore aujourd'hui. Pour moi personnellement, car je parle ici en premier lieu de moi-même, l'aspiration sérieuse en direction d'une science marxiste universelle est en mesure de donner à ma vie un contenu inébranlable. (Quelle valeur objective auront en l'occurrence mes propres prestations, c'est l'histoire qui en jugera. Je ne suis pas qualifié pour le dire). Même aujourd'hui, il y a encore de multiples obstacles. Depuis sa naissance, le mouvement ouvrier révolutionnaire a eu à surmonter, il est vrai, de multiples déviations idéologiques. Jusqu'à présent, il l'a toujours fait, et je suis profondément convaincu qu'il le fera aussi dans l'avenir. C'est pourquoi on me permettra de conclure cette esquisse par la formule, légèrement modifiée, de Zola : « *La vérité est lentement en marche et à la fin des fins rien ne l'arrêtera.* »³⁵



³⁵ « *La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera* ». Émile Zola, *J'accuse*, L'Aurore, 13 janvier 1898.

Table des Matières

1. Mon chemin vers Marx (1933)..... 3
2. Postscriptum à *Mon chemin vers Marx* (1957)..... 11